

PARTIE I

BLEU

Des trois couleurs primaires, le bleu est la plus paradoxale : c'est la couleur de la langueur et de la tristesse, mais également celle de la joie et de l'épanouissement. Sur un bateau, la nuit, le bleu de l'eau se mêle au bleu du ciel ; cette couleur est donc celle des espaces sans frontières, sans limites.

Si vous jetez du sel dans un feu, les flammes vireront au bleu. Le sel frotté sur une plaie ravive la douleur, l'intensifie. Voir les autres s'embrasser et s'étreindre était comme du sel jeté sur ma blessure, une flamme bleue qui me consumait.

Le bleu représente parfaitement les contradictions du cœur, le besoin d'être aimé et chéri, en même temps que notre désir de liberté.

Le bleu, couleur de la robe de bal que la petite Elsa Schiaparelli trouva dans le grenier de sa maison à Rome ; couleur aussi des couvertures des romances populaires que Coco Chanel trouva dans le grenier de son orphelinat.

C'est grâce au bleu que la couleur fétiche d'Elsa Schiaparelli, le Rose shocking, est devenue si emblématique : c'est un rose imprégné de bleu, qui transforme une nuance discrète en une

teinte électrique. Schiaparelli a transmuté le rose des petites filles en une véritable couleur de séduction, en y ajoutant cette touche de bleu.

Et, bien sûr, il y aura toujours le bleu du ciel de Paris par une journée de juin.

Écoutez. Je vais vous raconter une histoire qui parle de mode et de politique. D'amour aussi, bien entendu. Les trois bases de la vie, comme les trois couleurs primaires.

New York, 1954

— C'est pour vous.
Liz, l'assistante de la galerie, me tendit le télégramme. Papier bleu ciel, lettrage en bleu gras. La guerre était finie, et tous ceux qui devaient en revenir étaient déjà rentrés, mais la crainte demeurait, celle de lire à nouveau les mots : « Nous sommes au regret de vous annoncer... »

— Vous ne l'ouvrez pas ? demanda-t-elle.

— Si, bien sûr.

J'hésitai. Les seules personnes que j'aimais, celles qu'il me restait, se trouvaient à quelques blocs d'ici, en ville. Si quelque chose leur arrivait, je n'en serais pas informée par télégramme. Un appel téléphonique en local suffirait. *Ouvre-le*, m'intimai-je.

Je m'assis sur une caisse en bois et déchirai le papier en me rappelant que, parfois, les télégrammes étaient porteurs de bonnes nouvelles. Cela arrivait.

Le message était bref :

Viens à Paris. Besoin de te voir.

Signé : *Schiap.*

Elsa Schiaparelli. Bien sûr, elle avait préféré m'envoyer un télégramme plutôt que de passer un appel transatlantique.

Pas pour le coût de la communication, mais à cause d'une de ses nombreuses phobies et superstitions : elle détestait le téléphone. Tous les bruits de la galerie de Madison Avenue s'évanouirent soudain – les coups de marteau, le bruissement des mètres à ruban, le frottement des échelles qu'on poussait sur le sol –, et je me retrouvai transportée à Paris.

Je fermai les yeux et me rappelai le joueur d'accordéon au coin de la rue Saint-Honoré, qui jouait *Parlez-moi d'amour*, le rire guttural de Schiap comme elle échangeait quelque commérage avec Bettina, son assistante. Le plus souvent, ces ragots concernaient Coco Chanel, sa grande rivale. Je revis Charlie, si beau dans son smoking, et cette bombe d'Ania faisant tourner les têtes au bar du Ritz. Je retrouvai le goût du café serré, l'odeur du pain chaud, les couleurs, l'éclat de la tour Eiffel, les vitraux et rosaces des églises, véritables miracles médiévaux.

À quand tout cela remontait-il ? J'avais vingt-cinq ans lors de ma première rencontre avec Schiap à Paris. Elle en avait alors quarante-huit, seulement neuf de plus que mon âge actuel. Et je la trouvais vieille, alors qu'elle ne l'était pas. « Les femmes ne vieillissent pas si elles savent bien s'habiller », m'avait-elle dit un jour. « Les femmes adultes ne doivent jamais s'habiller comme des gamines, mais elles ne doivent pas non plus considérer leur âge comme un fait inévitable. Ce n'est pas le cas, pas dans la mode. »

Après la guerre, Schiap et moi avons pris des chemins différents ; nous étions impatientes de reprendre le cours de nos vies, de redémarrer ce qui avait été interrompu, d'essayer de retrouver ce qui avait été perdu. Le temps est une flèche qui avance et ne recule jamais. J'avais bien retenu cette leçon. À trop regarder derrière soi, on se transformait en statue de sel, comme la femme de Lot – ce sel qui crée des flammes bleues.

Mais pourquoi Schiap avait-elle « besoin » de me voir ? Pourquoi n'avait-elle pas dit « je veux » ou même « j'exige »,

comme elle le faisait habituellement ? Il y avait souvent une forme de théâtralité dans ses messages, où ressortait le côté autocentré très fréquent chez les personnalités célèbres et ambitieuses. Et théâtrale, on peut dire qu'elle l'était, la fameuse – pour certains, tristement célèbre – Elsa Schiaparelli, créatrice des vêtements pour femmes les plus beaux et parfois les plus bizarres qu'on ait jamais vus.

— De mauvaises nouvelles ?

L'assistante posa le cadre en bois qu'elle portait.

— Non. Je ne sais pas trop de quoi il s'agit, dis-je en pliant le télégramme pour le glisser dans ma poche. C'est juste un message d'une vieille amie, à Paris.

Elle poussa un soupir de soulagement un peu exagéré. L'employée de la galerie de M. Rosenberg était une personne attentionnée, capable de vous serrer dans ses bras sans raison ou de vous prendre la main si elle pensait que vous aviez reçu de mauvaises nouvelles. J'aimais cette qualité chez elle, et j'aimais ses longues mains blanches, qui me rappelaient celles d'Ania.

— Ah, Paris. J'adorerais y aller, un jour. Vous connaissez déjà, je crois ?

— Oui, je connais.

Ça, je pouvais dire que je connaissais.

— Bon, on a presque terminé, repris-je. On peut s'arrêter là pour aujourd'hui ?

Il fallait que je réfléchisse à ce télégramme, pour prendre une décision.

— Mais l'exposition doit être en place lundi, dit-elle, l'air plus inquiet que jamais.

C'était ma première exposition à la célèbre galerie Rosenberg, je ne devais donc pas prendre les choses à la légère. J'avais participé à plusieurs expositions collectives, et même vendu quelques toiles, mais si celle-ci recevait un bon accueil... eh bien, ma carrière pourrait s'en trouver très favorablement influencée.

Liz regarda le télégramme que je tenais toujours en main.

—D'accord, fit-elle.

—On finira ça demain. Allez-y, rentrez chez vous.

C'est précisément ce que Schiap m'avait dit une fois, bien des années plus tôt. La vie avait ses petits refrains, qui me ramenaient parfois en arrière.

Mais l'écho de ses mots à elle ne m'émouvait pas spécialement. C'était plutôt le fait d'avoir ouvert un télégramme contenant le message « Viens à Paris. Besoin de te voir » qui me faisait cet effet, ces mots étant les mêmes que ceux que mon frère, Charlie, avait écrits seize ans auparavant.

Bien sûr que j'irais. Il était impossible de ne pas y aller, dans un cas comme dans l'autre. Alors que Liz commençait à nettoyer le chantier, je trouvai un bout de papier et entamai la liste indispensable à tout voyage qui s'organise en période de grande activité. Je resterais pour le vernissage, puis je prendrais un avion pour Paris. Un avion ! Avant la guerre, l'océan grouillait de bateaux à vapeur faisant sans cesse des allers et retours. De nos jours, les gens voyageaient dans les airs. C'était moins cher. Plus rapide. Schiap avait été l'une des premières à effectuer un vol transatlantique – elle avait adoré l'idée d'être à Paris pour le petit déjeuner un lundi et d'en prendre un le mardi à New York.

Liz plia l'escabeau et me coula un nouveau regard inquiet par-dessus ses lunettes, qu'elle portait toujours bas sur son nez, comme Coco Chanel le faisait quand elle pensait que personne ne la voyait. De l'autre côté de la baie vitrée, Madison Avenue bouillonnait de vie. New York s'était remise de la guerre. Les étagères des épicereries étaient pleines, les vitrines de chez Bonwit Teller, Macy's ou Henri Bendel opulentes. La ville était plus forte que jamais, tel un malade sortant d'une grippe pour se trouver plus en forme que jamais après avoir passé plusieurs jours au lit.

Les enfants qui étaient de sortie avec leur nanny ou leur mère avaient les joues roses et bien pleines, dans leurs manteaux

et leurs gants d'hiver ; les femmes arboraient leurs nouvelles tenues d'après-guerre, principalement du Dior ou autre créateur s'inspirant de celui-ci. C'était le New Look, symbole de richesse et de prospérité, avec ses vestes cintrées et ses jupes amples qui redonnaient aux femmes toute leur féminité.

Les femmes de Madison Avenue paraissaient vraiment gaies dans ces nouveaux vêtements ; la mode avait eu à cœur de remettre sur le devant de la scène tout ce qui incarnait la splendeur, ou au moins la normalité. C'est Schiap qui m'avait appris que les vêtements ne sont pas que des vêtements. Ce sont des humeurs, des désirs, la matérialisation de nos âmes et de nos rêves. La silhouette féminine se coule dans les rêves et les espoirs d'une génération. Les vêtements sont de l'alchimie, la pierre philosophale, aurait dit mon amie Schiap. La seconde peau, la peau choisie, l'art mutant que nous portons sur notre dos.

Pendant la guerre, les femmes avaient travaillé dans des usines de munitions, passé des nuits de solitude en haut des gratte-ciel en écoutant le grondement sinistre des Messerschmitt survolant la ville. Certaines avaient été infirmières auprès des blessés en Normandie ou dans les Ardennes. Mais tout ça, c'était fini. Maintenant, les femmes restaient à la maison et faisaient des bébés. New York regorgeait de bébés et de poussettes, et les seins des femmes, avec les nouveaux soutiens-gorge, étaient généreux et pointus comme des obus.

De temps à autre, une femme différente passait devant la vitrine avec une expression qui me faisait sourciller – celle du deuil, qui vous colle nuit et jour des cernes autour des yeux. J'avais eu ce visage-là, moi aussi, pendant la guerre, après avoir ouvert mon télégramme : « Nous avons le regret de vous annoncer... »

Je regardai par la baie vitrée jusqu'à ce que Liz sorte de l'arrière-salle en agitant les clés. La prochaine fois que je rêvas-

serais de la sorte derrière une vitrine, ce serait avec une vue sur la place Vendôme, celle que l'on avait depuis la boutique de Schiap, sur ce magnifique endroit de Paris où Napoléon montait la garde du haut de son immense colonnade. Napoléon et tous ses petits soldats. Sauf que Charlie ne serait pas là. Ni Ania... et bien d'autres encore.

Ok, Schiap. Voyons voir ce que tu as à raconter. Peut-être avait-elle de nouveaux cancons sur Coco Chanel, sa vieille ennemie ? Cette idée me fit sourire. Ce serait comme au bon vieux temps, plein de malice et de complicité. Non. Finalement, non. Rien ne serait jamais comme autrefois. Je songeai alors au passé, à cette longue période triste avant que je rencontre Schiap, lorsque, malgré mon jeune âge, je pensais que ma vie était déjà derrière moi.

Angleterre, 1938

Dans la vie, il y a des moments de convergence où tout s'aligne – le moindre détail matériel, du toast brûlé au petit déjeuner à l'échelle qui défigure vos bas neufs, comme si l'univers entier devenait une question exigeant sa réponse. Réponse qui décidera du reste de votre vie. Rester. Ou partir.

Pour moi, ce moment eut lieu le 6 juin 1938.

—Télégramme pour toi, me dit Gerald, à la fois médecin de l'école, mais aussi mon supérieur hiérarchique et ex-beau-frère.

À cette époque, nous avions déjà dit adieu à toute relation de famille et nous contentions de nous saluer d'un hochement de tête lorsque nous nous croisions ou devions parler travail.

Le télégramme sur son bureau venait de France et avait déjà été ouvert. Comme je travaillais pour l'école, Gerald estimait que toute correspondance me parvenant ici relevait du travail, et qu'il pouvait la lire. Cette fois-ci, ce n'était pas le cas.

—C'est de ton frère, ajouta-t-il.

Il ne me tendit pas le télégramme, que je dus aller prendre moi-même sur son bureau.

Viens à Paris. Je veux te voir. Arrivé de Boston, ici pour l'été. Retrouve-moi au café des Deux Magots, le 9 juin à 14 heures.

Charlie

Je le lus deux fois puis le pliai et le mis dans ma poche.

—Tu n'iras pas, évidemment, dit Gerald en relevant les yeux de ses dossiers médicaux. Voir ton frère.

Son regard était glacial. Je ne lui en voulais pas, et n'étais pas étonnée non plus. Si la situation avait été inversée, si j'avais pensé que Gerald était responsable de la mort de mon frère, je lui aurais jeté le même genre de regard, ou même pire – celui d'un dragon prêt à tout incendier sur son passage.

—Non ? fis-je.

—Les cours ne sont pas terminés. Le trimestre non plus.

—Bien sûr. Tiens, voilà mes notes de la semaine.

Je prenais des notes sur les filles qui suivaient mes cours d'arts plastiques, surtout sur celles qui avaient été malades, et Gerald, en tant que médecin, les lisait attentivement. Notre pensionnat jouissait d'une excellente réputation, celle d'éduquer et de prendre soin de jeunes filles exceptionnelles, tout particulièrement celles qui avaient de graves problèmes de santé sur le long terme. Nous avions plusieurs victimes de polio en voie de guérison, des jeunes filles avec des problèmes de mobilité nécessitant une thérapie et de l'exercice quotidiens, ainsi qu'une autre souffrant d'un bégaiement si sévère qu'elle pouvait à peine parler. À l'école, elles suivaient leur traitement tout en ayant une vie sociale avec d'autres filles de leur âge.

Prendre des notes sur les élèves faisait partie de mon contrat avec l'établissement ; en retour, j'étais logée, nourrie,

et recevais un salaire plus que correct. L'arrangement m'avait convenu, deux ans plus tôt, après les funérailles d'Allen, quand je ne savais plus où ni de quoi vivre. L'offre d'emploi de l'école était tombée à pic, presque miraculeusement. Et cela signifiait que je pouvais rester sur les lieux où j'avais été heureuse avec Allen.

Mais peu à peu, ce système de notes m'avait fait l'effet d'une sorte de trahison envers mes élèves, qui me faisaient confiance. L'art commence par une exploration intime des rêves et des désirs, et tout cela devrait rester privé jusqu'à ce que l'artiste s'estime prêt à révéler son monde intérieur. Les notes que je transmettais à Gerald trahissaient les secrets que je discernais dans les peintures et dans nos conversations en classe. Quel respect pour ces endroits obscurs que nous avons besoin de garder en nous, ces ombres mystérieuses dont les autres ne peuvent pas se mêler avec leurs injonctions, leurs théories freudiennes ou leurs discours respectables ?

Florrie, une jeune fille taciturne aux nattes rousses, m'avait avoué la veille avoir dessiné un nu d'homme, puis l'avoir déchiré avant que quiconque puisse le voir. « La prochaine fois, lui avais-je dit, il faudra me le montrer d'abord. Les mains et les pieds sont difficiles à dessiner, ainsi que les os, les tendons. Les autres parties sont assez simples, en comparaison. Regarde les statues de Michel Ange. Simple géométrie. » Florrie, intelligente comme elle l'était, avait eu le bon sens de ne pas ricaner. Elle serait mariée dans quelques années. Après quoi elle ne tarderait pas à devenir une mère, une femme occupée et responsable avec, dans le grenier de sa maison, un coffre rempli du matériel de dessin et de peinture, dont elle ne se servirait plus.

—Les notes semblent assez brèves, cette semaine, dit Gerald, toujours sans me regarder.

—Il n'y avait pas grand-chose à signaler.

Je n'avais aucune intention de révéler la curiosité de Florrie concernant l'anatomie masculine.

—Quel temps affreux, hein ? dis-je en regardant la pluie qui battait les vitres.

Refuser d'aller à Paris, vraiment ? C'était bien la première fois que Charlie me demandait de venir.

—C'est bon pour le jardin.

Gerald observa les papiers soigneusement rangés sur son bureau et les poussa d'une façon indiquant que notre entrevue était terminée.

—Il y a déjà tellement de vert, soupirai-je.

Le vert est une couleur secondaire obtenue en mélangeant du jaune et du bleu. Bleu pour le ciel, jaune pour le soleil ; *chloros*, ou vert, dans la nature. Et c'est là le problème : seuls les vrais verts de la nature ont l'air crédibles. Tous les autres verts ont l'air de ce qu'ils sont : des imitations. Le vert est versatile. Il y a tant de mauvais verts, où le jaune est trop dominant, ce qui lui confère la teinte malade d'une ecchymose commençant à s'estomper, et d'autres où le bleu est trop sombre, ce qui leur donne des airs de nuage de tempête au-dessus d'une mer démontée. À mes yeux, le vert n'est authentique dans une peinture que lorsqu'il est accentué par du noir, des pigments noirs issus d'os brûlés. Du feu, donc. Le feu et la destruction régissent tant de choses dans la vie.

—Il n'est pas facile de voyager en ce moment, dit Gerald. Regarde tous ces réfugiés autrichiens qui encombrant les ambassades.

L'horloge égrenait son triste tic-tac. Des pas se hâtèrent dans le couloir – une fille en retard pour son cours, certainement. J'observai le motif du tapis usé, tirillée entre l'idée d'obéir à Gerald, de remplir mes obligations envers l'école, et mon envie de plus en plus forte de revoir Charlie. Cela faisait tellement longtemps.

Gerald releva les yeux, et je lus une fois de plus cette terrible perplexité sur son visage : pourquoi est-elle vivante, elle, alors que mon frère est mort ? C'était ma faute, et c'était impardonnable. Je le savais.

Je mangeai du bœuf bouilli et des légumes avec les étudiantes et quelques professeurs à la cantine ce soir-là, puis je filai à mon atelier. Je n'avais pas peint depuis l'accident – depuis la mort d'Allen. Les couleurs me défiaient, refusant de se livrer. J'avais tenté une étude de bleu mais, en séchant, il avait viré au gris, rien qu'au gris, et je ne savais pas si c'était ma vision qui avait changé ou les peintures elles-mêmes. Je me sentais comme une chanteuse ayant perdu sa voix, qui savait quelles notes chanter mais se trouvait incapable de les produire. La mort peut faire ça – rendre la réalité aussi impossible à saisir que l'eau qui coule entre les doigts.

Cette fois, j'essayai d'enduire une toile, juste pour voir si j'y parvenais encore. Il me semblait important de ne pas perdre le coup de main avec la matière, même si l'essence de l'art m'échappait encore. Les filles étaient à un bal dans le grand hall, à boire du punch au jus d'ananas en faisant semblant de croire, comme Allen et moi autrefois, qu'elles se trouvaient ailleurs, dans un vrai lieu festif et gai. J'entendais le gramophone jouer une chanson de Freddy Martin, *April in Paris*.

C'était l'une des chansons préférées d'Allen. J'étais tellement distraite que j'appliquai la colle trop rapidement et abîmai la toile. Je décidai de ne pas faire de deuxième essai. Pourquoi gaspiller ainsi les fournitures de l'école ? J'éteignis les lumières, fermai la porte à clé et traversai la cour de gravier pour rallier ma petite chambre derrière les garages de l'établissement. Il y flottait une odeur d'essence, mais j'avais mon entrée rien qu'à moi, et une parcelle d'intimité. Une chouette hulula. Quelque part dans les champs, par-delà les gazons impeccables, un renard glapit et un lapin poussa un couinement. Vie et mort dans la paisible campagne anglaise.

J'écoutai le doux martèlement de la pluie sur le toit dans le noir. Et si j'allais à Paris, voir Charlie ? Je m'autorisai un bref moment d'allégresse. Et voilà qu'un bleu pâle monta soudain du gris en moi – pas tout à fait de la joie, mais pas loin. Je me réjouissais d'avance.

Je n'avais pas vu mon frère depuis l'enterrement de mon mari. Charlie avait voulu venir me voir, mais je lui avais toujours dit non. Je ne voulais pas être consolée ou évoquer le temps d'avant. Je voulais être seule avec mon chagrin.

Mon père était un médecin célèbre pour ses greffes de visage pendant la Première Guerre mondiale. Quand la grippe espagnole les avait emportés, ma mère et lui, Charlie et moi étions partis vivre avec la sœur de mon père. J'avais cinq ans, Charlie trois. Comme il se souvenait à peine de nos parents, j'avais pris l'habitude de faire des petits dessins de papa et maman, d'après mes souvenirs, pour les partager avec mon frère afin qu'il s'en rappelle tout de même un peu, au moins à travers mes propres souvenirs. L'art peut faire ça aussi – fixer ce que le passé a de meilleur.

Tante Irène avait épousé un homme propriétaire de la franchise nord-est de Fuller Brushes, mais ils n'avaient pas d'enfants. S'ils nous nourrissaient, nous hébergeaient et nous éduquaient, ils ne nous dorlotaient en revanche jamais, si bien que Charlie et moi avons grandi en devenant totalement dépendants l'un de l'autre – comme deux couleurs primaires n'ayant nul besoin d'une troisième pour être au complet.

Lorsque j'eus fini le lycée, ma tante et mon oncle m'avaient payé deux années d'études à la Art Students League. J'avais eu l'occasion de montrer une de mes huiles, un petit portrait, lors d'une modeste exposition dans une galerie du centre-ville, et j'avais cru que ma carrière était lancée ; mais quand j'avais eu vingt ans, tante Irène avait déclaré : « Ça suffit ! Tu ne peux pas être étudiante éternellement. » Elle avait proposé de clore ce chapitre en m'offrant un voyage d'un mois à Paris. Ma condition était que Charlie vienne avec moi.

Nous étions alors en août 1933. Après le krach boursier de 1929, un bidonville était apparu derrière le Metropolitan Museum sur la 5^e Avenue, avec sa kyrielle de taudis en carton et en tôle où s'entassaient les grands perdants de la crise. À Paris, l'argent coulait à flots, disait ma tante – me faisant alors imagi-

ner des tas de billets flottant sur la Seine. Une fois là-bas, nous avons fait les boutiques, les restaurants, des promenades dans les parcs. Quand ma tante se reposait, lors des après-midi trop chauds, Charlie et moi nous rendions au Louvre.

C'est là qu'un jour, alors que j'étais retournée voir *La Joconde*, j'avais vu un jeune Anglais, tout en tweed et en politesse, assis sur le banc que je considérais comme le mien. Il regardait Mona Lisa, droit devant lui, et la couleur rousse de ses cheveux, de sa moustache, la ligne nette de son nez m'avaient fait penser aux premiers autoportraits de Renoir. On peut dire ce que l'on veut de la mièvrerie de certains de ses sujets, Renoir reste un maître de la couleur.

Il s'était levé, galant, et m'avait proposé de partager le banc. « Allen Sutter », avait-il dit en me serrant la main. Ce simple contact, ferme et chaleureux, m'avait donné l'impression de m'éveiller d'un profond sommeil.

— Lily Cooper, et voici mon frère, Charlie.

Nous nous étions assis tous les trois en faisant semblant de contempler Mona Lisa, mais je ne pouvais m'empêcher de regarder Allen en biais, et il faisait de même. Il était grand et mince, avec des yeux d'un brun très profond, pas de ce gris pâle que l'on voit souvent avec les cheveux roux. Des couleurs inhabituelles qui me donnaient envie de faire son portrait. Je m'étais ensuite demandé ce que j'éprouverais en l'embrassant, en le serrant dans mes bras.

Pourquoi lui ? Je suppose que c'était le lieu, le moment, et il y avait une étincelle dans ses yeux qui me donnait envie de le faire rire. Le *coup de foudre*¹, comme disent les Français. L'amour est fait en partie de ce que nous ressentons de l'autre personne, et en partie de ce que cette personne nous fait ressentir sur nous-même. Avec Allen, dès notre première rencontre, je m'étais sentie en confiance et aussi jolie qu'une jeune fille dans un des tableaux de fêtes galantes de Watteau.

1. En français dans le texte.

Après cette première rencontre, nous nous étions retrouvés chaque après-midi au Louvre pendant deux semaines, quand ma tante faisait sa sieste.

Lorsque tante Irène était rentrée à New York en septembre, je n'étais pas repartie avec elle, arguant que j'allais rester à Paris pour y étudier les beaux-arts.

Elle m'avait considérée d'un œil sévère à cette annonce.

— Si j'entends parler du moindre soupçon de débauche, je te couperai les vivres et tu rentreras immédiatement à New York, m'avait-elle dit. C'est bien compris ?

Les yeux au plafond, Charlie m'avait donné un petit coup de coude dans les côtes.

— N'écoute pas, avait-il chuchoté. Et amuse-toi, au contraire.

Trois mois plus tard, Allen et moi nous étions mariés à la mairie de Paris.

J'imagine que notre bout de chemin ensemble est terminé, maintenant, avait écrit ma tante lorsque je lui eus envoyé un télégramme lui annonçant mon mariage. Essaie d'être heureuse. Tu verras que ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Bonne chance, je t'embrasse et je croise les doigts pour toi.

Allen et moi avons passé notre lune de miel dans un studio de la rive gauche, à manger du pain et du fromage en quittant rarement le matelas que nous avons posé par terre. Nous étions jeunes et tellement ravis d'être ensemble que nous n'imaginions pas avoir besoin d'autre chose. Cette première année, mon frère, qui avait entamé des études de médecine à Boston, ne m'avait même pas manqué. Allen était facile à vivre et débordait de plaisanteries pleines de bon sens – parfait antidote à ma sombre enfance, son jaune solaire à côté de mon bleu-gris. Un jour, il avait appris à des enfants de notre immeuble comment remplir et balancer des

ballons d'eau dans la rue depuis le toit ; une matinée qui ne nous avait pas spécialement mis dans les bonnes grâces de nos voisins. C'était aussi un amant inventif et passionné, qui m'avait fait découvrir les délices de la chair, avec ses explosions de couleurs derrière les paupières closes.

Allen était professeur de mathématiques, il aidait les élèves à préparer le difficile examen du baccalauréat ; de mon côté, je continuais de toucher mon allocation – j'y avais droit jusqu'à mes vingt-cinq ans –, nous pouvions donc tenir une année entière à Paris avec notre matelas par terre et notre petit réchaud dans un coin de la pièce. Mais un matin, les blagues habituelles avaient cédé le champ à un air grave sur le visage d'Allen. Lorsque je lui avais demandé ce qui n'allait pas, il m'avait répondu qu'il était temps de songer à l'avenir.

—Je dois subvenir à tes besoins, avait-il dit. Et à ceux de nos enfants, un jour, peut-être.

Des enfants. Croyez-le ou non, je n'avais même pas pensé à cela jusqu'alors. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il puisse y avoir encore plus d'amour dans ce monde que ce que j'avais déjà.

—Des enfants, avais-je répété. Formidable. Entraînons-nous un peu.

Son frère, Gerald, lui avait trouvé un poste fixe de professeur de mathématiques dans le pensionnat de jeunes filles où il exerçait comme médecin, à l'extérieur de Londres. Un peu impressionnés par ce nouveau tournant, qui s'annonçait moins léger que notre vie d'avant, nous avons donc quitté Paris pour le froid et l'humidité de Londres. J'avais beau avoir adoré Paris, ce changement ne me gênait pas, puisque j'étais avec Allen. Nous formions un univers à nous deux. Un univers paisible de deux personnes qui attendaient toujours ma première grossesse lorsqu'un soir, deux ans plus tard, lasse de ne rien faire en campagne sans enfant à élever, j'avais supplié Allen de m'emmener danser en ville.

Il était fatigué et aurait préféré rester à la maison. Il avait déjà ses chaussons aux pieds, sa pipe allumée et une pile de devoirs d'algèbre sur la table, attendant d'être corrigés.

— S'il te plaît, viens avec moi, l'avais-je imploré.

Il s'était laissé convaincre.

Si j'avais su alors avec quelle facilité et rapidité la destruction pouvait nous attendre au prochain virage, je l'aurais enfermé dans sa chambre, comme un trésor, et moi avec.

Au lieu de quoi, je l'avais tué. C'est moi qui conduisais en partant pour cette soirée. J'avais dérapé sur une plaque de verglas, et embouti un arbre. Je me souviens vaguement de cris, puis, quand je m'étais réveillée à l'hôpital, Charlie était là, essayant de me reconforter, de me ramener à la vie ; mais même Charlie ne pouvait pas faire cela. Mon univers s'était effondré, parce qu'Allen était mort dans l'accident de voiture.

Après l'enterrement, j'avais renvoyé Charlie à Boston, à ses études de médecine. Gerald, mon beau-frère, m'avait proposé de rester à l'école aussi longtemps que je le souhaiterais. Il m'installerait dans une chambre plus petite, pour une seule personne – une chambre de veuve. C'était ma punition, et je l'avais acceptée, je la voulais. Depuis lors, Gerald ne m'avait plus jamais regardée dans les yeux.

Et voilà que Paris, la ville où j'étais tombée amoureuse d'Allen, m'appelait à nouveau. Paris, et Charlie. J'avais envie de voir les deux. J'avais envie de respirer à fond, de marcher dans les rues, de prendre un peu de vacances de ma tristesse, du manque constant d'Allen.

Je pris un bout de papier et commençai à dresser une liste de ce que je devrais emporter.

Deux jours après avoir reçu le télégramme de Charlie, Gerald me conduisit à la gare. J'avais fait passer une dernière évaluation à mes élèves, bouclé ma paperasse et

mis un terme prématuré au trimestre. Gerald était furieux. Je voyais sur son visage qu'il espérait que je perde mon passeport à Paris, que je ne revienne jamais et ne me présente plus jamais devant lui pour lui rappeler que j'étais vivante, alors que son frère était mort.

J'arrivai à la gare du Nord le lendemain. C'était un bel après-midi ensoleillé de juin, et le hall caverneux grouillait de femmes en robe d'été, d'hommes d'affaires avec leur serviette et leur chemise aux manches relevées, de jeunes hommes assis aux tables des cafés à prendre un petit noir en scrutant la foule, y cherchant un visage connu ou tout simplement charmant. Je trouvai un taxi rue de Dunkerque et partis retrouver Charlie, mon petit frère.

Il n'était pas au café des Deux Magots lorsque j'arrivai, encore éprouvée par ma traversée de la Manche et mon voyage en train. Je relus le télégramme – il s'agissait bien de la bonne heure et du bon endroit. Charlie avait du retard, ce qui ne lui ressemblait guère. Mais c'était Paris, c'était le printemps, et je décidai de ne pas m'inquiéter et d'observer les alentours – comment les Parisiennes se tenaient sur leur chaise, en penchant la tête sur le côté, levaient leur tasse de café en l'enveloppant de toute leur main, des femmes avec des habits colorés et des yeux sombres comme Matisse en peignait.

Saint-Germain-des-Prés était en pleine effervescence, le café bondé. Il n'y avait plus une place de libre en terrasse, et l'atmosphère était saturée du bourdonnement des conversations, du tintement des cuillères contre la porcelaine et d'éclats de rire, de temps en temps. Lorsque la porte du café s'ouvrait, je pouvais voir les deux statues chinoises peintes postées sur leur piédestal, qui avaient donné leur nom à l'établissement. Les mandarins avaient un air très satisfait, empreint de sagesse et de maîtrise de soi, comme si rien ne pouvait les surprendre.

Le soleil illuminait le trottoir et les façades grises du bâtiment d'en face. Un chat roux passa par là, le dos arqué, en reniflant en direction du poissonnier voisin. Des écoliers vêtus de bleu et de tartan, un marchand de fruits avec des plateaux de pommes, d'oranges et de raisins – un véritable arc-en-ciel, tout cela au même endroit.

Le ciel était de ce bleu que Rossetti avait utilisé pour son *Dantis Amor*. Même sans être spécialement fan des préraphaélites, on doit admettre que lorsque leurs couleurs apparaissent dans un véritable ciel, l'effet est fabuleux.

—Un autre café ? me demanda le garçon dans son pantalon noir, son tablier blanc noué autour de la taille.

Je tapotai le livre de poche ouvert ostensiblement sur ma table pour faire croire que j'étais occupée, même si je n'en avais pas lu un traître mot depuis mon arrivée ici, une demi-heure plus tôt.

—Oui, s'il vous plaît.

Il plissa les yeux et se pencha un peu plus vers moi.

—Peut-être un apéritif aussi ? Un Pernod ?

Je secouai la tête.

—Non, juste un café, merci.

Un groupe de garçons portant les nouveaux uniformes kaki de l'armée française s'installa à la table jouxtant la mienne. Deux millions et demi de jeunes Français avaient endossé cet uniforme au cours de l'année, d'après la BBC. Nous espérions et voulions tous croire que, malgré tout, la guerre n'aurait pas lieu. Roosevelt l'avait répété à l'envi dans ses *Causeries au coin du feu*.

Avec la chaleur, les nouveaux conscrits avaient retiré leurs bérets pour les ranger pliés dans leurs poches avant ; ainsi, l'ancre dorée, symbole de l'armée, restait bien visible et étincelante.

À la façon dont ils commentaient le menu et leur entraînement militaire, je me doutai qu'ils essayaient de m'impressionner. L'un d'eux, le plus grand et le plus séduisant,

m'adressa un clin d'œil au bout de quelques minutes. Je fronçai les sourcils et détournai le regard.

En face de moi, il y avait une table avec quatre jeunes soldats allemands fringants dans leurs uniformes et hautes bottes noires ; ils reluquaient les passantes et chuchotaient entre eux comme le font les garçons de leur âge, ignorant les regards curieux, voire hostiles, des personnes plus âgées, dont certaines devaient se rappeler Verdun, la Somme et autres batailles sanglantes de la Première Guerre mondiale.

En 1938, l'Allemagne avait annexé l'Autriche, mais beaucoup de gens estimaient qu'il était légitime de reprendre un territoire qui leur avait autrefois appartenu. Après tout, si Hitler faisait fureur en Allemagne, c'était leur problème, pas le nôtre. C'est ce que nous pensions alors, à la brève période où soldats allemands et français pouvaient encore s'asseoir tranquillement à la terrasse du même café.

De l'autre côté de ma table, un jeune couple se dévorait du regard, oubliant tout ce qui les entourait. Des oiseaux chantaient. De temps à autre, une petite brise faisait frémir le store qui se mettait à claquer comme une voile de bateau. Le bonheur venait me chatouiller comme les vagues chatouillent le rivage, mais j'avais le sentiment d'en rester distincte, tout comme l'eau et le sable restent distincts, même quand ils se touchent.

Une demi-heure plus tard, je commandai mon troisième café. Où était Charlie ? Avait-il oublié ? Ce n'était vraiment pas son genre, mais peut-être avait-il changé. Moi, en tout cas, j'avais changé.

Alors que je commençais à m'inquiéter, une décapotable bleue ralentit devant le trottoir de la terrasse. La voiture était de la même couleur que les paquets de Gauloises, de ce bleu que Gauguin utilisait pour peindre les lagons de Tahiti. Le conducteur, le visage en partie masqué par une écharpe en soie et des lunettes de soleil, manœuvra pour se garer tout

près de la charrette à bras du vendeur de fruits et légumes, qui sursauta et monta sur le trottoir.

—Eh ! Salut, beauté ! lança le conducteur.

Je posai les yeux sur mon livre en faisant semblant de ne pas entendre.

—Lily, dit alors la voix plus doucement.

—Charlie ? Charlie !

Les couleurs de la rue prirent une teinte plus éclatante encore lorsque je reconnus sa voix.

—D'où sort cette voiture ? m'écriai-je.

C'était le genre d'automobile que conduisaient des stars comme Gary Cooper ou Fred Astaire – pas de celles que pouvait se payer un étudiant en médecine de Harvard.

—C'est un ami qui me l'a prêtée.

Charlie retira ses lunettes et me regarda. Il y avait beaucoup de choses dans ses yeux... De l'amour, de l'inquiétude, et autre chose encore que je n'aurais su nommer. Comme s'il jubilait d'avoir une nouvelle à m'annoncer. Il avait l'air de quelqu'un cachant un cadeau dans son dos.

—Monte ! lança-t-il.

Il posa une main sur la portière. Je la pris et la serrai, fort, et j'eus l'impression qu'on venait de me sauver d'un endroit dangereux.

—Ça fait longtemps, dit-il. Trop longtemps.

Nous restâmes ainsi un moment, goûtant le simple plaisir d'être ensemble. Il rit lorsque nos mains se séparèrent enfin.

—Qu'est-ce que c'est que cette robe ?

Je baissai les yeux vers ma robe et la lissai. La taille commençait juste sous ma poitrine, et la jupe me tombait presque jusqu'aux chevilles.

—Quoi, qu'est-ce qu'elle a de spécial, ma robe ?

—Rien, à part qu'elle est affreuse.

—On s'en fiche des vêtements, non ?

—Oh, non, pas ici. Crois-moi.

—Dis-moi, cet ami qui t'a prêté la voiture, ce ne serait pas plutôt une amie ?

—Effectivement, c'est une femme.

—Si tu ne m'en dis pas plus, je suppose que c'est parce qu'elle est mariée ?

Le sourire de Charlie s'effaça.

—Charlie, ne me dis pas que son mari n'est pas au courant que tu lui empruntes et sa femme, et sa voiture ?

Mon frère avait une réputation dont il n'était pas entièrement responsable. Les femmes le trouvaient tout simplement irrésistible. En quittant New York pour Harvard, il avait laissé plusieurs jeunes cœurs brisés derrière lui, d'après tante Irène.

—Non, il n'est pas au courant, et on ne va pas le lui dire, n'est-ce pas ?

—Est-ce que ça signifie qu'on va le rencontrer ?

—J'espère que non, mais ce n'est pas impossible. Tu es ici pour combien de temps ? Tu as réservé à l'hôtel Regina ?

Le Regina, un hôtel respectable à quelques pas du Louvre, était l'endroit que notre tante avait choisi, quelques années plus tôt. Il l'avait littéralement enchantée.

—Non. Je suis descendue à l'hôtel de Paris. C'est moins cher.

—Et c'est côté rive gauche, avec les artistes, dit-il. Ne me prends pas pour un idiot. Tu as pris la chambre d'Oscar Wilde, au moins ? Je me demande si elle a toujours le même papier peint. Soit le papier peint s'en va...

Charlie me donna un petit coup de coude.

—Soit c'est moi qui m'en vais, complétoi-je.

Ces mots avaient été les derniers du pauvre Oscar Wilde avant de mourir. Finalement, c'est lui qui s'en était allé ; et le papier peint était resté. Charlie tourna le volant et la voiture s'éloigna du trottoir. Je frémis dès qu'il appuya sur l'accélérateur.

—Tout va bien, Lily, me dit-il.

Deux ans avaient passé depuis l'accident, mais j'étais

toujours prise d'angoisse dès que je montais dans une automobile.

—Où est-ce que nous allons ?

—T'acheter un cadeau d'anniversaire. Et quelque chose à te mettre pour aller à une fête.

—Une fête ! Comme c'est gentil, Charlie.

J'essayai d'avoir l'air enthousiaste, mais je sentis que ma voix sonnait faux. Je m'efforçai de détendre mes mains sur mes genoux et de déplier mes doigts, paumes ouvertes.

—Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas amusée, Lily ? Un bon moment, j'imagine. On va arranger ça. J'ai aussi mes propres motivations. Si tout se passe bien et si les voyants sont au vert, je serai invité à une fête encore plus importante, bientôt. Avec plein de riches mécènes potentiels. Il faut que tu sois aussi belle que possible, alors on va te trouver une robe. Tu as du liquide sur toi ? Je n'aurai peut-être pas assez.

—Un peu. Mais mon anniversaire, c'est dans deux mois.

—À quoi bon compter ? Allez, on file chez Chanel !

—Coco Chanel ? De la haute couture ? On devrait peut-être plutôt aller dans un grand magasin, non ?

—Non, cette fois on met le prix. Je veux que tu sois *sensas*. Plus que *sensas* : magnifique.

—Ça ne fonctionne pas comme ça, Charlie. Même si on trouvait une robe superbe qui ne nous ruine pas complètement, il faut des semaines pour effectuer les retouches.

En outre, les adjectifs *sensas*, *magnifique* ou *superbe* ne collaient pas avec une femme en deuil, une femme qui ne voyait que sa propre tragédie quand elle se regardait dans le miroir.

—S'il te plaît, Lily, dit mon petit frère comme quand nous étions petits et que je ne voulais pas le laisser jouer avec mes affaires, même si nous avions aujourd'hui vingt et un et vingt-trois ans.

Je lui retirai sa casquette de conduite et ébouriffai ses cheveux.

—D'accord. Mais pas du Chanel.

Je voulais aller ailleurs pour chercher cette robe de soirée. Allen regardait souvent par-dessus mon épaule quand je lisais des magazines de mode ; il n'aimait pas Chanel, dont il trouvait les vêtements trop sévères, presque masculins.

—Tu plaisantes ? Quelle femme ne voudrait pas d'une robe de soirée signée Chanel ?

—Moi, parce que je veux du Schiaparelli. Allons plutôt là-bas. Sa fille était élève à mon école. Je suis curieuse de voir si elle se souvient de moi.

Cette étudiante, Marie Schiaparelli – elle avait pris le nom de sa mère et non de son père –, était de ces filles qui possédaient l'accent de ceux venant de partout et de nulle part. Née à New York, elle avait grandi en France, en Allemagne et en Angleterre. Elle avait eu la poliomyélite, et Allen comme son frère Gerald avaient été fascinés par son parcours médical, une longue liste de thérapies et d'opérations qui avaient transformé ses maigres jambes de malade en celles d'une belle jeune femme qui maintenant nageait et skiait.

Sa mère venait parfois de Paris, le dimanche après-midi, parée de fourrures, de bijoux et de robes d'un style incroyable, pour emmener sa fille déjeuner quelque part. « Et pour voir son amoureux de Londres, m'avait un jour confié Marie sans détour. En fait, il y en a même deux. Des frères. »

Par un triste dimanche nuageux de novembre, Mme Schiaparelli nous avait invités, Allen et moi, à nous joindre à elles.

—Gogo adore vos cours d'art, m'avait-elle dit dans la salle d'accueil de l'école, sa petite tête émergeant d'un énorme manteau de zibeline. Allez, venez. On mangera du rosbif et une salade. Ni pain ni gâteaux. Votre école engraisse bien trop ma fille !

Même dans cette salle mal éclairée, Mme Schiaparelli brillait de bijoux et de broderies, tel un oiseau de paradis ayant atterri dans un pigeonnier.